

Des crises mondiales des changes comme expression et révélateur de la tendance propre aux dévalorisations généralisées du passage d'une économie de crédit à une économie monétaire.

« Aussi, là où se sont développés la chaîne des paiements et un système artificiel de compensation, en cas de secousses interrompant brutalement le cours des paiements et désorganisant le mécanisme de leur compensation, l'argent passe brusquement de la forme chimérique de fluide gazeux qu'il a comme mesure des valeurs à la forme solide de monnaie ou à celle de moyen de paiement. Ainsi, au stade d'une production bourgeoise développée, où le possesseur de marchandises est depuis longtemps devenu un capitaliste, connaît son Adam Smith et n'a que sourire condescendant pour cette superstition selon laquelle l'or et l'argent seuls seraient de la monnaie, ou que l'argent en général, par opposition aux autres marchandises, serait la marchandise absolue, l'argent reparaît brusquement non comme médiateur de la circulation, mais comme la seule forme adéquate de la valeur d'échange, comme l'unique richesse, exactement tel que le conçoit le thésauriseur. Sous cette forme d'existence exclusive de la richesse, il ne se relève pas, comme par exemple dans le système monétaire, en faisant simplement croire que toute richesse matérielle est dépréciée et sans valeur. Cette dépréciation et dévaluation totale sont réelles. C'est là la phase particulière des crises du marché mondial que l'on appelle crise monétaire... Cette brusque conversion du système de crédit en système monétaire ajoute la crainte théorique à la panique pratique, et les facteurs de la circulation frémissent devant l'impénétrable mystère de leurs propres rapports économiques ».

(Marx. Contribution à la critique de l'économie politique. P. 109. Ed. Sociales)

Le cours des changes, aujourd'hui le marché des monnaies en papier, qui a été touché et emporté par les turbulences est basé sur l'existence de la fonction de moyen d'achat et de paiement des monnaies nationales. Sans disponibilité de monnaie pas de possibilité d'assurer et d'accroître la fluidité de la série sans fin des achats et des ventes.

« Dans le cours du change -pour autant que les intérêts privés de chaque nation la divisent en autant de nations qu'elle compte d'individus adultes et que les intérêts des exportateurs et des importateurs s'affrontent ici- le commerce national acquiert une apparence d'existence etc. »

(Marx. Grundrisse. T.1. P. 95. Editions Sociales)

La monnaie, confortée dans son rôle d'unique équivalent général de la circulation de marchandises, devient elle-même la marchandise par excellence car elle acquiert la faculté exclusive de représenter l'ensemble des métamorphoses du capital. En ce sens le marché des devises semble receler, incorporer, tout le commerce, ou encore, toute possibilité de commerce. Pour cette raison le cours des change est un indicateur de choix, un baromètre, de l'état global de la circulation. D'une façon analogue, et parallèlement, la monnaie circule comme capital; elle est, par conséquent, également éminemment représentative du cours du crédit.

« D'une part, le moyen de circulation circule sous forme de pièces de monnaie (argent), dans la mesure où il permet une dépense de revenus, donc un rapport entre consommateur individuel et commerçant détaillant, catégorie qui comprend tous les commerçants vendant aux consommateurs -aux consommateurs individuels à la différence des consommateurs productifs, les producteurs. Ici l'argent circule faisant fonction de monnaie, bien qu'il remplace constamment du capital. Une certaine partie de l'argent d'un pays est toujours consacrée à cette fonction, bien que cette partie consiste en pièces de monnaie différentes qui ne sont jamais les mêmes. Au contraire, dans la mesure où l'argent permet le transfert de capital, que ce soit comme moyen d'achat (moyen de circulation) ou comme moyen de paiement, il est du capital ».

(Marx. Le Capital. Livre 3. P. 467. Editions du Progrès. Moscou)

Si la monnaie est l'incarnation à la fois du capital et du revenu, la quantité de sa masse en circulation doit correspondre aussi bien à l'ensemble des transactions en revenu et en capital qui s'opèrent par son truchement.

« Si nous examinons maintenant la somme totale de la monnaie qui circule dans un temps déterminé, nous trouverons qu'étant donné la vitesse du cours des moyens de circulation et des moyens de paiement, elle est égale à la somme des prix des marchandises à réaliser, plus la somme des paiements échus, moins celle des paiements qui se balancent, moins enfin l'emploi double ou plus fréquent des mêmes pièces pour la double fonction de moyen de circulation et de moyen de paiement ».

(Marx. Le Capital. Livre 1. P. 141. Editions du Progrès. Moscou)

« Mais cette somme totale est elle-même déterminée 1) par le niveau des prix, le niveau relativement élevé ou bas des valeurs d'échange des marchandises estimées en or et 2) par la masse des marchandises circulant à des prix déterminés, donc par la somme des achats et des ventes à des prix donnés ».

(Marx. Contribution à la critique de l'économie politique. P. 72. Editions Sociales)

En faisant abstraction pour un court instant de la vraie monnaie, celle métallique (qui a une valeur immédiatement perceptible égale à la valeur moyenne de la quantité du métal précieux en lequel elle est frappée), on traitera ici de la fixation des valeurs et des prix du papier-monnaie, signe, symbole de la monnaie métallique, dont le cours a largement remplacé et s'est émancipé -dans une certaine mesure à déterminer- de sa base matérielle. La loi qui préside à sa circulation est la même que pour sa matrice, à l'exclusion décisive des moments du cycle où la crise des paiements est d'une telle ampleur qu'elle exige sans délai l'apparition systématique de l'original et non de son représentant en papier (ou électronique). Dans les conditions « normales » de l'accumulation la somme des symboles monétaires en circulation durant un laps de temps donné dépend donc des besoins cumulés de règlement des dépenses en revenu et des transferts de capital. Si les deux -ou l'un ou l'autre pris séparément- de ces flancs de la circulation totale croissent, la quantité de monnaie nécessaire à cette fin augmentera, dans le cas contraire elle baissera. A l'occasion de la baisse ou de la hausse générale des prix des marchandises (peu importe ici que la première soit, par exemple, la conséquence d'un progrès considérable de la productivité du travail social ayant entraîné la réduction de la valeur unitaire des produits ou d'une incapacité conjoncturelle des marchés de les absorber à un prix peu ou prou conforme à leur valeur, et la seconde d'une pénurie généralisée de marchandises par rapport à la masse d'instruments d'achat disponibles), les besoins de numéraire pourront être moins ou plus importants. Les séquelles de l'inadéquation -forcément transitoire en régime capitaliste développé- entre somme des achats et des ventes à des prix donnés et masse monétaire utile dans des circonstances d'accumulation du capital « normales » ou moyennes, entraînent la considération suivante : lorsque la monnaie excède ou fait défaut, en relation aux exigences de la circulation, son prix, comme marchandise élue au rang de moyen exclusif d'achat et de paiement, respectivement baissera ou augmentera. Ce constat n'est pas valable durant les deux périodes extrêmes du cycle économique : prospérité et crise.

Au cours de la période prospère la monnaie métallique et son signe en papier bougent sur la base d'un mouvement du prix en tout et pour tout symétrique à celui de toute autre marchandise, c'est-à-dire manifestent une inclinaison irrésistible à la dépréciation alors même que les marchandises tendent à s'apprécier. Ici les marchés pompent les marchandises à haut régime et nécessitent relativement moins d'huile monétaire dans les rouages de la circulation, d'où la perte partielle d'attraction de la monnaie en tant que richesse rendue autonome.

« Darimon et consorts ne voient qu'un côté, celui qui éclate dans les crises : l'appréciation de l'or et de l'argent par rapport à presque toutes les marchandises; ils ne voient pas l'autre côté, la dépréciation de l'or et de l'argent en tant que métaux ou celle de la monnaie par

rapport à toutes les autres marchandises (excepté le travail peut-être, mais pas toujours) dans les périodes dites de prospérité, les périodes de hausse générale temporaire des prix ».

(Marx. Grundrisse. T.1. P. 68. Editions Sociales)

Tandis que la demande, donc *la masse de moyens de circulation servant à la dépense de revenus s'accroît nettement -circulation I-*, *s'étend en valeur absolue* (explosion de la demande solvable oblige), dans les mêmes périodes prospères la demande de la masse de moyens de circulation utilisés pour les *transferts de capital -circulation II-* *se contracte au moins en valeur relative*. Et ce parce que :

« En ce qui concerne la circulation nécessaire au transfert de capital, circulation se déroulant entre capitalistes eux-mêmes, la période des affaires prospères est en même temps la période du crédit le plus élastique et le plus facile. La vitesse de circulation entre capitalistes est directement fixée par le crédit et la masse des moyens de circulation requise pour la solde des paiements et même pour les achats au comptant diminue donc relativement. Dans l'absolu, elle peut donc s'accroître, mais elle diminue en valeur relative quoi qu'il advienne, comparée à l'expansion du procès de reproduction. D'une part des paiements massifs sont effectués sans intervention d'argent; d'autre part étant donné la vive allure du procès, il règne un mouvement accéléré des mêmes quantités d'argent, aussi bien comme moyen d'achat que comme moyen de paiement. La même masse d'argent permet le reflux d'un nombre plus important de capitaux individuels ».

(Marx. Le Capital. Livre 3. P. 471. Editions du Progrès. Moscou)

Aussi, dans les moments de crise, face à un écroulement considérable des marchés des marchandises, la seule forme de richesse qui compte et qui, jusqu'à un certain point, conserve un pouvoir d'attraction presque intact c'est l'argent, donc la monnaie. La circulation I se contracte, les prix baissent... mais le besoin en disponibilités s'accroît avec la diminution du crédit (qui est notamment provoquée par la rupture de la confiance des capitalistes détenteurs de capital de prêt de recouvrer les sommes créditées).

« Il n'est pas douteux que par la diminution du crédit qui coïncide avec un ralentissement du procès de reproduction, la masse de circulation nécessaire pour I, dépense de revenu, diminue, tandis que celle nécessaire pour II, transfert de capital, augmente... Comme nous l'avons fait observer plus haut, ces deux périodes se distinguent d'abord parce qu'aux temps de prospérité prédomine la demande de moyens de circulation entre consommateurs et commerçants, et, dans les périodes de recul, la demande de moyens de circulation entre capitalistes. Dans la période de ralentissement des affaires, la première diminue et la seconde augmente ».

(Marx. Le Capital. Livre 3. P.P. 472 et 474. Editions du Progrès. Moscou)

Lors des crises, la masse monétaire employée pour la circulation I diminue, la demande de moyens monétaires de la circulation II progresse vigoureusement, cependant que la masse

d'argent-capital effectivement présente dans ce giron de la circulation totale n'augmente guère : au contraire celle-ci baissera en proportion directe de l'âpreté de la crise des paiements. D'après certaines statistiques produites par le Fonds Monétaire International (FMI) on a étendu depuis 1971 la courbe de la progression annuelle de la masse monétaire totale des pays à industrialisation capitaliste ancienne et confirmée. Avant chaque crise, avec un décalage temporel parfois nul, parfois d'un ou deux ans (en 1974, avec un pourcentage d'augmentation par rapport à l'année précédente de +8.2%, en 1980 avec +5.9%, en 1984 avec +6.8% et en 1989 avec +4%) la masse monétaire progresse relativement moins qu'au cours de la crise de dévalorisation (+8.7% en 1975, +6.5% en 1981 et +7.1% en 1982, +11.2% en 1986, +5.5% en 1990 et +6.6% en 1991, +8.8% en 1992 et +8.5% en 1993). Une telle tendance s'affirme toujours davantage comme le prouve le passage du petit écart de 0.5 entre les années 1975 et 1974 à celui de 2.6 entre 1991 et 1989. Sur tout l'arc temporel considéré, on constate un ralentissement progressif de la création supplémentaire de monnaie.

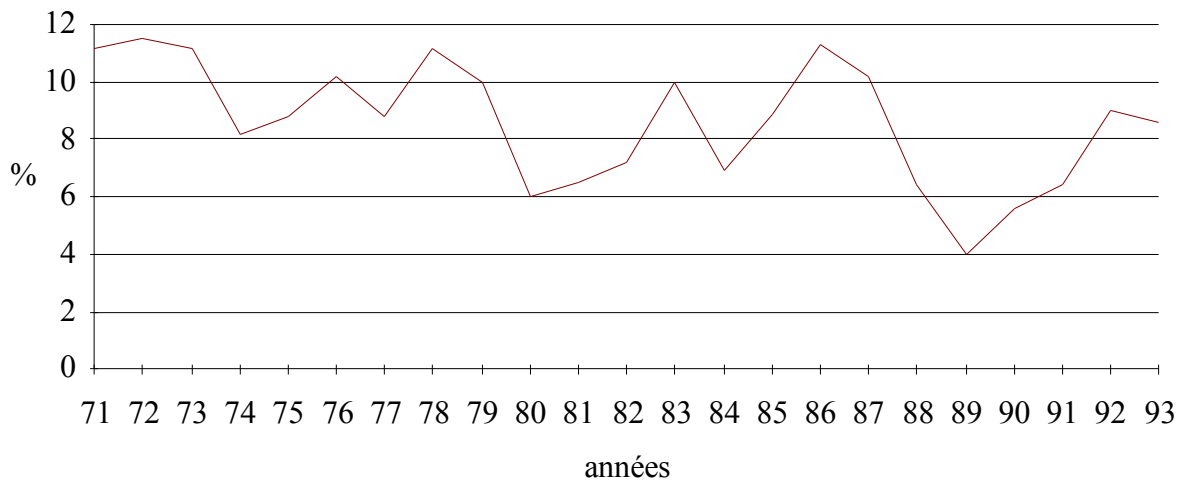
Voici certaines réflexions, à notre sens fondamentales, inspirées par l'observation fine de ces deux graphiques :

1. Les crises périodiques du crédit ayant cours à proximité des crises générales de l'accumulation capitaliste n'ont pas été, sur la période considérée, d'une gravité suffisante pour faire reculer simultanément la masse des moyens monétaires employés dans la circulation II et ceux consacrés à la circulation I. Si tel avait été le cas, on aurait constaté un arrêt de la progression ou carrément la réduction de la masse monétaire totale.

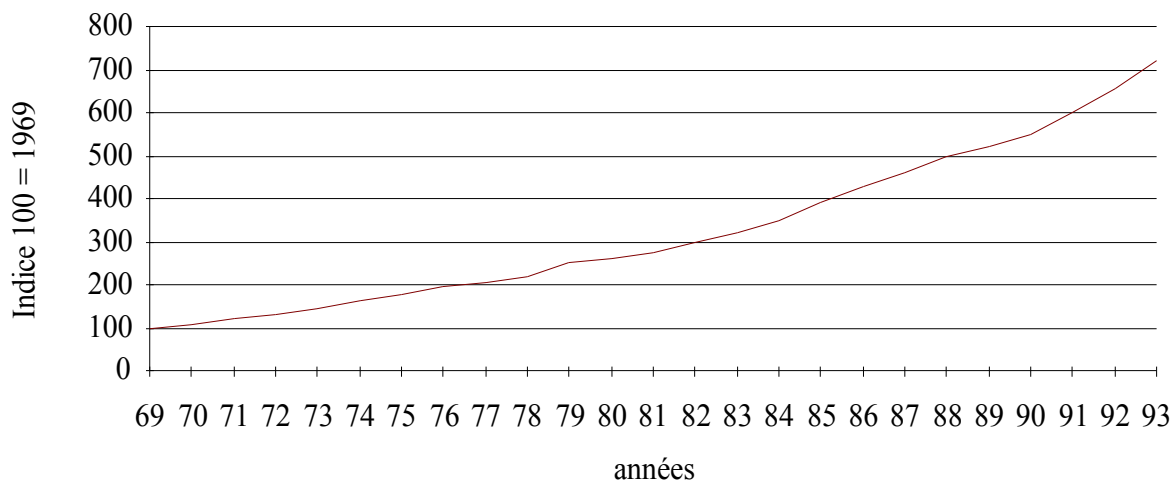
2. La circulation monétaire a, dans toutes ces circonstances, anticipé la crise généralisée de réalisation des valeurs. C'est en particulier la masse monétaire de crédit qui, nonobstant une demande croissante, ralentit sa course.

3. Durant ces crises, dans la mesure où la monnaie métallique a pu et peut encore rester dans les coffres des Banques -n'étant pas systématiquement et en grandes proportions appelée à effectuer les règlements-, les agents qualifiés de la circulation monétaire pourront continuer à imprimer de nouvelles masses de papier-monnaie. Ce constat est, aujourd'hui, de moins en moins pertinent et la tendance qui s'impose avec une force croissante est celle à la transformation de l'économie de crédit et des signes monétaires en économie monétaire.

**% de variation de la masse monétaire des pays industrialisés
source F.M.I.**



**Masse monétaire des pays industrialisés
source F.M.I.**



Quelques paragraphes plus haut on affirmait que cette loi n'opère que jusqu'à un certain point. Ce point, qui n'est atteint qu'au comble de la crise du crédit, renverse à nouveau

dialectiquement la donne : l'argent n'est plus en mesure de fonctionner en tant que moyen de paiement différé, la monnaie fiduciaire disparaît tout simplement et seul demeure le métal précieux des monnaies métalliques comme moyen d'échange instantané. La richesse devenue autonome se voit ainsi ramenée à son fondement concret de marchandise parmi d'autres, et le cours de son prix rejoint la poussée générale à la dépréciation.

« La dépréciation générale de toutes les marchandises se produit dans les moments où le fait d'acheter et de vendre s'affirme comme représentant deux actes essentiellement différents. Et dans les moments où ce qui s'impose, c'est que l'argent n'est que moyen de l'échange, il y a dépréciation de l'argent. Baisse ou hausse générale des prix ».

(Marx. Grundrisse. T.1. P. 139. Editions Sociales)

Jusqu'ici on a passé en revue les quelques caractéristiques fondamentales des mouvements des prix et des masses monétaires. Il reste à examiner ces mouvements sous l'angle et par le biais du marché mondial. Il s'agit de pénétrer les phénomènes monétaires internationaux qui sont au centre de la démonstration de ce chapitre. Le marché mondial des changes, en effet, est l'enceinte naturelle de la péréquation des monnaies nationales et de la formation de la monnaie universelle. Cette prérogative du marché des changes est d'autant plus vitale pour le bon cours des affaires que la monnaie métallique a cédé progressivement la place au papier-monnaie et à la réduction progressive -relativement aux moyens de circulation en papier et électroniques (monnaie électronique, cartes de crédit etc.)- des réserves en métaux précieux. Le mouvement concurrentiel d'égalisation des prix relatifs des moyens de circulation ne peut exister qu'à l'échelle internationale car tout Etat, dont l'une des attributions centrales exclusives quoique à terme illusoires consiste en l'émission de monnaie, n'accepterait pas et ne pourrait pas parvenir, sans l'action spontanée de ce gendarme (le marché mondial des changes), à l'auto-contrôle de la production de signes de valeur.

« Cette masse (de papier-monnaie n.d.l.r.) appartient toujours à la sphère de la circulation, fonctionne sans cesse comme son instrument et existe exclusivement comme soutien de cette fonction... Son existence fonctionnelle absorbe, pour ainsi dire, son existence matérielle. Reflet fugitif des prix des marchandises, elle ne fonctionne plus que comme signe d'elle-même et peut, par conséquent, être remplacée par des signes. Seulement il faut que le signe de la monnaie soit comme elle socialement valable, et il le devient par le cours forcé. Cette action coercitive de l'Etat ne peut s'exercer que dans l'enceinte nationale de la circulation, mais là seulement aussi peut s'isoler la fonction que la monnaie remplit comme numéraire ».

(Marx. Le Capital. Livre 1. P. 131. Editions du Progrès. Moscou)

« Des limites et des contraintes économiques capitalistes de la souveraineté nationale! » Tel pourrait être le titre de la citation. L'Etat tout-puissant ne l'est que dans les stricts contours de ses frontières. Au-delà d'elles et sans exceptions, ses monopoles, ses « droits » absolus sur certains mécanismes de fonctionnement du mode de production doivent compter avec la dure concurrence qui passe au crible son action économique et la rend, de force et à terme,

conforme aux lois du mpc. Le papier-monnaie et ses dérivés « technologiques » peuvent s'autonomiser de la monnaie métallique sur le marché intérieur et pendant un temps défini. L'ancien exemple du bloc russo-centrique démontre que la notion de marché intérieur, force armée aidant, peut être étendue à une aire géopolitique homogène plus ou moins vaste et l'intervalle temporel correspondre à plusieurs cycles économiques. Mais ce même exemple montre, avec une clarté au moins égale, que la contrainte étatique sous le capitalisme se heurte inéluctablement tôt ou tard à la loi du marché indiquée. Dès que l'agent étatique n'est plus en mesure de soutenir, d'imposer à l'ensemble des acteurs économiques et à la société civile que la masse de signes de valeur en circulation aient un cours préétabli, le château de papiers-monnaies s'effondre et la puissante exigence de règlements en monnaie réelle s'affirme avec une vigueur cassante et inattendue.

« En Prusse, il existe du papier-monnaie à cours forcé (son reflux est garanti dans la mesure où une quote-part des impôts doit obligatoirement être payée en papier). Ces thalers de papier ne sont pas des assignations sur de l'argent-métal, ils ne sont pas légalement échangeables contre lui dans quelque banque que ce soit, etc. Aucune banque commerciale ne les prête sur effets de commerce, mais ils sont versés par le gouvernement en règlement de ses dépenses. Toutefois, leur dénomination est celle de l'argent-métal. Un thaler de papier déclare représenter la même valeur qu'un thaler d'argent. Si la confiance dans le gouvernement était forcément ébranlée, ou encore si l'on émettait ce papier-monnaie en plus grandes proportions que le requièrent les besoins de la circulation, le thaler de papier cesserait dans la pratique d'être équivalent au thaler d'argent et serait déprécié parce que tombé en dessous de la valeur qu'annonce son titre. Il se déprécierait même si ne survenait aucune des circonstances citées plus haut, mais qu'un besoin particulier d'argent-métal vint à conférer à celui-ci, pour l'exportation, par exemple, un privilège par rapport au thaler en papier. La convertibilité en or ou en argent est donc la mesure pratique de la valeur de tout papier-monnaie qui détient sa dénomination de l'or ou de l'argent, que ce papier soit légalement convertible ou pas. La valeur nominale ne court à côté de son corps que comme le fait l'ombre; quant à savoir si corps et ombre coïncident, c'est leur convertibilité (échangeabilité) effective qui doit en apporter la preuve. La baisse de la valeur réelle au-dessous de la valeur nominale, c'est une dépréciation. Le parallélisme, l'échange effectif de l'une contre l'autre, c'est la convertibilité. Pour les billets non convertibles, la convertibilité ne se manifeste pas à la caisse de la banque, mais dans l'échange quotidien entre le papier et la monnaie métallique dont il porte la dénomination. En fait, la convertibilité des billets convertibles est déjà compromise dès lors qu'elle doit être confirmée non plus par le trafic quotidien dans toutes les parties du pays, mais par des grandes expériences particulières à la caisse de la banque ».

(Marx. Grundrisse. T.1. P.P. 66-67. Editions Sociales)

D'après cette citation les billets de banque non convertibles peuvent se déprécier pour trois raisons distinctes :

1. l'ébranlement de la confiance de la société civile et des partenaires internationaux dans le gouvernement qui en garantit le cours.

2. la sur-émission de billets par rapport aux besoins de circulation.

3. l'exigence, sur et par le marché mondial, de règlements des exportations en monnaie métallique. La convertibilité explicite et automatique des signes de monnaie est désormais partout supprimée, mais, cycliquement, le casse-tête de la convertibilité ravage les marchés monétaires internes et internationaux. Elle s'exprime dans un premier temps par le fait que les faux-semblants de l'argent métallique que sont les papiers-monnaies des pays forts, où et lorsque les trois facteurs de la dépréciation n'y sont pas présents, attirent et concentrent la demande mondiale en moyens de circulation, provoquant la désaffection des marchés des papiers-monnaies des pays où se manifestent l'une ou l'autre ou l'ensemble des conditions indiquées. Les devises saines et fortes agissent en régulateurs des cours des autres papiers-monnaies, faisant fonction de monnaie métallique, jusqu'à ce qu'elles mêmes tombent dans un ou plusieurs scénarios de dépréciation. Celle-ci est, pour l'instant, la raison pour laquelle les crises monétaires ne se traduisent pas encore en course vers l'or mais en accumulation effrénée de certains moyens symboliques de la circulation réputés sûrs et inattaquables. L'action étatique visant à restaurer les équilibres entre argent et signe de monnaie par le changement des termes d'échange réciproques ne peut pas contrecarrer le déploiement des lois capitalistes de la circulation. A terme et sans exceptions, elle ne peut que s'y soumettre.

« L'intervention de l'Etat, qui émet le papier-monnaie à cours forcé -et nous ne nous occupons que de cette sorte de papier-monnaie- semble abolir la loi économique. L'Etat, qui, en fixant le prix monétaire, n'avait fait que donner un nom de baptême à un poids d'or déterminé et que marquer l'or de son estampille en le monnayant, semble maintenant, par la magie de cette estampille, métamorphoser le papier en or. Les billets ayant cours forcé, nul ne peut l'empêcher d'en faire entrer le nombre qu'il veut dans la circulation et d'y imprimer les noms monétaires qu'il lui plaît : 1 livre sterling, 5 livres sterling, 20 livres sterling. Il est impossible de rejeter les billets hors de la circulation une fois qu'ils s'y trouvent, puisque les poteaux frontières arrêtent leurs cours et qu'en dehors d'elle ils perdent toute valeur, valeur d'échange comme valeur d'usage. Détachés de leur existence fonctionnelle, ils se transforment en chiffons de papier sans valeur. Ce pouvoir de l'Etat est cependant pure apparence. Il peut bien jeter dans la circulation autant de billets qu'il veut avec tous les noms monétaires qu'il veut, mais son contrôle cesse avec cet acte mécanique. Emporté par la circulation, le signe de valeur, ou papier-monnaie, tombe sous le coup de ses lois immanentes ».

(Marx. Contribution à la critique de l'économie politique. P. 86. Editions Sociales)

La valeur déclarée et la masse de signes monétaires en papier non convertibles sont soumises aux mêmes lois qui président à la fixation de celles de l'argent-métal. Ce qui varie dans la circulation de la première et de la deuxième forme monétaire c'est le cheminement concret de l'ajustement de la valeur nominale à la valeur réelle. Dans le cas de la monnaie métallique celui-ci s'opère directement autour de l'établissement de la valeur et des prix du métal noble qui en constitue la substance. Pour ce qui est de la monnaie en papier l'ajustement de la valeur affichée à la valeur réellement existante aboutit au même résultat que dans le cas précédent mais il passe et s'exprime par la variation du montant global des réserves en or et en

signes de monnaies fortes (ex. Dollar, Yen et DM) et par le marché mondial des moyens de circulation (cours du change).

« ... il est bien clair que l'émission de billets de banque n'est pas exactement régie par les lois de la circulation métallique. La circulation métallique trouve son remède dans l'importation et l'exportation des métaux précieux, qui entrent aussitôt en circulation sous forme de numéraire et qui, par leur afflux ou leur reflux, font ainsi baisser ou monter les prix marchands. Pour obtenir le même effet sur le prix des marchandises, il faudra que les banques imitent artificiellement la circulation métallique. Si l'or afflue de l'étranger, c'est la preuve qu'il y a insuffisance dans la circulation, que la valeur de la monnaie est trop élevée et les prix des marchandises trop bas, et qu'en conséquence il faut jeter des billets de banque dans la circulation dans la proportion de l'or nouvellement importé. Il faut inversement les retirer de la circulation proportionnellement à la quantité d'or qui sort du pays. En d'autres termes, l'émission des billets de banque doit être réglée d'après l'importation et l'exportation des métaux précieux, ou d'après le cours du change ».

(Marx. Le Capital. Livre 3. P. 581. Editions du Progrès. Moscou)

En principe les billets de banque n'existent que pour et par la circulation. Hors de ce cadre le postulat de leur valeur nominale n'est nullement vérifié et en un quelconque rapport avec leur valeur réelle. Le fondement matériel des signes monétaires en papier consiste, en dernière instance, en réserves de métaux précieux et de devises de référence tellement importantes qu'elles puissent rendre crédible sa qualité de numéraire dans les proportions fixées. C'est la réserve monétaire totale d'un pays qui soutient le monopole étatique d'émission de billets de la Banque Centrale non convertibles, et, en cas de contestation généralisée par les marchés de la valeur imprimée sur les bouts de papier, c'est elle qui monte en première ligne et est mise à contribution pour la légitimer à nouveau. On y puise les énergies d'argent-métal et de papiers-monnaies pour soutenir le cours des billets, et ce aussi bien à l'intérieur du pays qu'en regard des numéraires étrangers sur les marchés extérieurs.

« ... la réserve métallique de la banque dite nationale a trois fonctions (qui cependant ne règlent pas elles seules la grandeur de la réserve, celle-ci pouvant s'accroître par la simple paralysie du commerce intérieur et extérieur) :

1. Fonds de réserve pour paiements internationaux, bref, fonds de réserve de monnaie universelle.

2. Fonds de réserve de la circulation métallique intérieure qui, alternativement, connaît contraction et expansion.

3. Fonds de réserve pour le paiement des dépôts et la convertibilité des billets (fonction en rapport avec la fonction bancaire, mais qui n'a rien à voir avec les fonctions de l'argent en tant que simple argent). L'encaisse métallique peut donc être affectée par des circonstances qui influent isolément sur chacune de ces trois fonctions : ainsi, en tant que fonds international, elle peut l'être par la balance des paiements, quelles que soient les causes qui déterminent celle-ci et quel que soit son rapport avec la balance commerciale; en tant que

fonds de réserve de la circulation métallique intérieure, elle peut l'être par l'expansion ou le resserrement de celle-ci. Si la troisième fonction -fonds de garantie- ne détermine pas le mouvement autonome de la réserve métallique, elle a cependant un double effet. Si on émet des billets qui remplacent la monnaie métallique dans la circulation intérieure (donc des monnaies d'argent également dans les pays où l'argent sert de mesure de valeur), la fonction n°2, celle de fonds de réserve, devient caduque. Et une partie des métaux précieux qui l'avaient remplie va en permanence émigrer à l'étranger. Dans ce cas, il n'y a pas de sortie de monnaie métallique pour les besoins de la circulation intérieure : de ce fait, disparaît aussi le gonflement temporaire de la réserve métallique par immobilisation d'une partie du numéraire métallique en circulation. De plus, s'il faut maintenir à tout prix une réserve métallique minima pour le remboursement des sommes déposées et la convertibilité des billets de banque, ceci affectera à sa manière les effets d'une sortie ou d'une rentrée d'or; ces phénomènes ont une action sur la partie de la réserve que la Banque est contrainte de garder en toute circonstance, ou sur celle dont elle cherche, en d'autres temps, à se débarrasser, la tenant pour inutile ».

(Marx. Le Capital. Livre 3. P.P. 600-601. Editions du Progrès. Moscou)

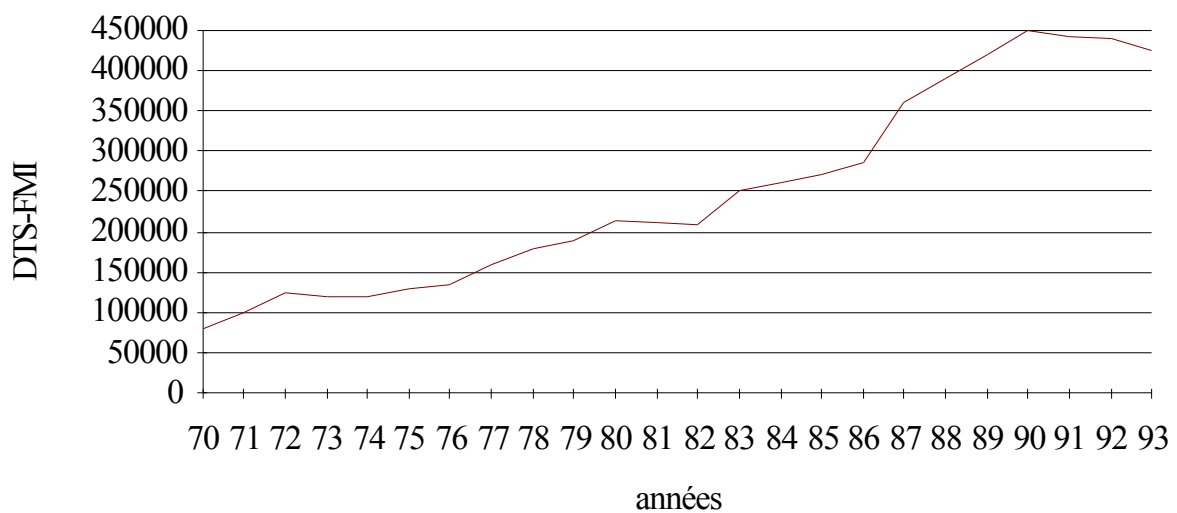
Lorsque le système et la monnaie de crédit sont développés, l'émission de moyens de circulation symboliques non convertibles se généralise et la part d'importance respective des trois fonctions de la réserve monétaire du pays change. La fonction de fonds de réserve pour la circulation métallique, cette dernière ayant été totalement remplacée par la circulation de billets non convertibles, disparaîtra sous sa forme originelle et sera absorbée, incorporée aux deux autres. La première fonction garantit la fluidité des changes internationaux et la seconde assure la circulation intérieure d'une convertibilité virtuelle permanente de ses agents symboliques. Dans les périodes fastes du cycle économique (prospérité et activité moyenne), où l'on croit éliminé pour toujours le casse-tête du fondement matériel des signes monétaires, la masse monétaire gardée en réserve diminue proportionnellement d'autant. Dans les moments déprimés (crise et marasme économique) l'exigence puissante de moyens réels de paiement et d'achat repousse ses symboles à la marge ou, pire, hors des échanges. Les pays capitalistes, dont le maximum de puissance est dignement représenté par l'émission de billets non convertibles ayant cours tant dans la circulation I (dépenses de revenu) que dans la circulation II (besoins de crédit), voient ce pouvoir extraordinaire se réduire à un improbable acte de foi de plus en plus mis à mal par des marchés agnostiques qui exigent inlassablement des preuves tangibles de convertibilité. A partir de là les réserves, comme le montrent les tableaux qui suivent, connaissent deux mouvements significatifs. L'un, se déroulant -par-delà les cycles singuliers- à l'époque de la baisse historique du taux d'accumulation, constate l'accroissement absolu et rapide des réserves totales en garantie de toutes sortes d'échanges opérés par le média monétaire symbolique. L'autre, typique des moments d'arrêt de l'accumulation et de dévalorisation généralisée, se traduit par une baisse cyclique des réserves toujours plus appelées à sortir de leur état léthargique et à s'engager directement au secours de leurs ersatz éphémères. Depuis 1974 on a assisté dans les principaux pays capitalistes à une véritable course aux provisions après une longue période -de l'après-guerre au début des années 70- de bas niveaux de réserves. Parallèlement, durant la dernière crise -notamment en 1991 et 1993-, on a enregistré des reculs significatifs des réserves de ces pays astreints par les marchés à plus

de rigueur monétaire, c'est-à-dire à moins de liberté d'émission de billets de banque. On n'en est pas encore à la fin catastrophique de l'économie de crédit et de la circulation du papier-monnaie mais cette inclinaison naturelle cyclique du capitalisme refait surface et recommence à labourer avec entrain la superficie totale des échanges marchands.

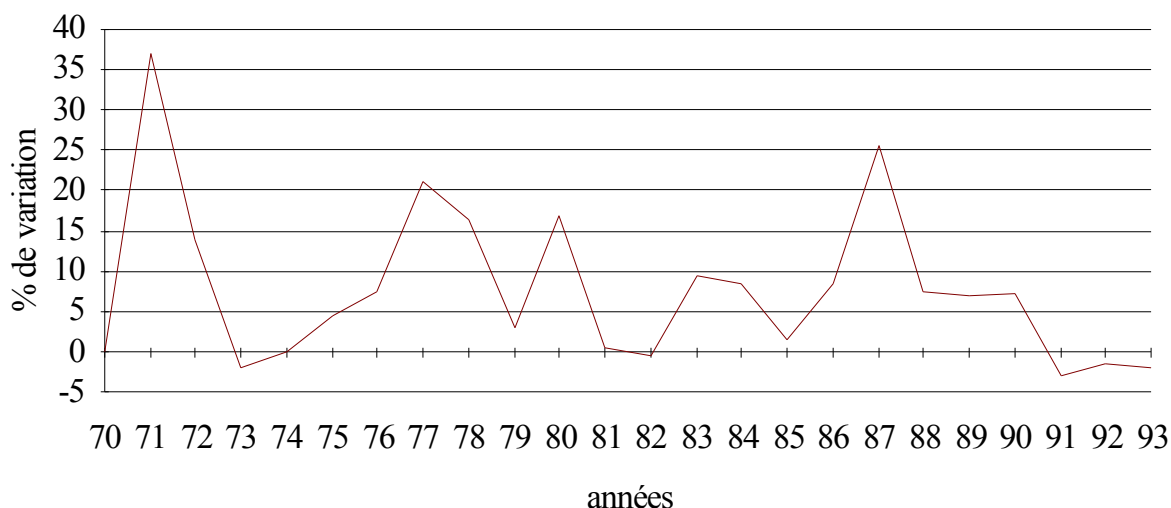
« Les pays dans lesquels la production a atteint un haut degré de développement restreignent au minimum exigé par leurs fonctions spécifiques les trésors entassés dans les réservoirs des banques. A part certaines exceptions, le débordement de ces réservoirs par trop au-dessus de leur niveau moyen est un signe de stagnation dans la circulation des marchandises ou d'une interruption dans le cours de leurs métamorphoses. »

(Marx. Le Capital. Livre 1. P. 147. Editions du Progrès. Moscou)

Réserve totale des pays industrialisés source F.M.I.



% de variation des réserves totales des pays industrialisés source F.M.I.



Les deux phénomènes indiqués plus haut ne sont pas vraiment nouveaux. Déjà du temps de Marx, à l'occasion de la grande crise financière de 1847, on pouvait les observer :

« Premièrement, cette réserve de monnaie du marché mondial était, à l'époque, réduite à son minimum. Deuxièmement, elle servait en même temps de garantie pour la convertibilité de la monnaie de crédit, les billets de banque. Ainsi réunissait-elle deux fonctions fort différentes, mais qui découlent toutes deux de la nature même de l'argent : l'argent réel est toujours monnaie du marché mondial et la monnaie de crédit est toujours fondée sur la monnaie du marché mondial ».

(Marx. Le Capital. Livre 3. P. 567. Editions du Progrès. Moscou)

Les relations monétaires internationales interviennent ainsi puissamment dans la détermination de la valeur réelle des billets de banque, en tant que deuxième facteur d'ajustement de leur valeur nominale à la base matérielle qui doit leur correspondre. L'argent réel, la monnaie métallique dont la valeur est immédiatement reconnue et fixée par les marchés (et singulièrement par l'enceinte marchande mondiale), est d'emblée monnaie universelle. C'est à ce niveau spatial des échanges -le marché mondial- que les différentes monnaies nationales rééquilibrent leurs valeurs respectives. Le cours des changes est la forme concrète de la péréquation des prix, donc des valeurs, de cette marchandise particulière qu'est la monnaie en tant que moyen général de circulation et comme archétype et corps générique du crédit. Aujourd'hui, même la monnaie universelle réelle est remplacée, dans la circulation de

marchandises et de capitaux entre différents pays, par des billets de banque émis par les pays dominants des aires géopolitiques respectives du marché mondial. Depuis la fin de la deuxième boucherie impérialiste planétaire, le rôle de signe de la monnaie universelle a été joué presque exclusivement par le Dollar américain. La place de tout premier ordre occupée par les USA dans la division internationale du travail, sa force militaire prépondérante, l'importance que ce pays a eu dans la reconstruction des aires ravagées par le conflit armé et pour son financement, la maîtrise américaine des sources d'approvisionnement du pétrole, etc. sont les nombreuses raisons qui expliquent cela. A l'heure actuelle encore, où la suprématie économique des Etats-Unis qui dure depuis les années 20 est la plus mise à mal par les pays vaincus de la deuxième guerre mondiale, où le Dollar perd progressivement de la valeur relativement au Yen japonais et où le DM tente de devenir le papier-monnaie international de référence du gigantesque bloc marchand potentiel formé par le continent européen (de l'Atlantique à l'Oural), le papier-monnaie américain -en rapport direct avec l'accroissement de la compétition capitaliste mondiale et des difficultés accrues de l'accumulation générale de capital- consolide sa position de signe prioritaire de la monnaie universelle et semble même gagner, à courte échéance, davantage de terrain. D'après Business Week du 09.08.93, la « dollarisation » de l'économie mondiale n'a cessé de progresser quantitativement, et ce principalement sous l'impulsion de la dépréciation du billet américain qui, par exemple, depuis 1985 a perdu 40% de sa valeur par rapport aux autres devises fortes. Aujourd'hui les Dollars US qui circulent s'élèvent à 300 milliards, dont 2/3 à l'extérieur des Etats-Unis, soit trois fois plus qu'il y a 10 ans et 14% de plus qu'il y a seulement deux ans. Ensuite, aux papiers-monnaies nationaux qui incarnent la monnaie universelle s'ajoutent divers instruments symboliques internationaux qui recouvrent des fonctions monétaires partielles tels l'ECU de la Communauté Européenne, les DTS (Droits de Tirage Spéciaux) du FMI, etc. Mais, aussi et surtout à la hauteur de cette dimension géographique, l'exigence impérieuse de monnaie réelle ne peut être escamotée longtemps. Ici, à mesure égale de la disparition -jamais définitive et toujours cycliquement réversible- de la circulation de la base monétaire métallique, le cours des changes acquiert une importance grandissante dans l'établissement, l'affirmation et la sélection de la monnaie universelle. Celle-ci sera donc nécessairement incarnée par des quantités totales conjoncturellement changeantes, et à des valeurs unitaires fluctuantes, de papiers-monnaies nationaux.

« De même que la circulation intérieure, la circulation internationale exige une quantité d'or et d'argent toujours variable. Aussi, une partie des trésors accumulés sert-elle chez tous les peuples de fonds de réserve de monnaie universelle, qui tantôt se vide, tantôt se remplit de nouveau suivant les oscillations de l'échange des marchandises... Au stade développé de la production bourgeoise, la constitution de ces trésors est limitée au minimum que requiert le libre jeu du mécanisme des divers procès de la circulation ».

(Marx. Contribution à la critique de l'économie politique. P.P. 113- 114. Ed. Sociales)

Le cours des changes fixe la masse de moyens monétaires internationaux nécessaires et égalise la valeur des signes monétaires nationaux. Les changements du cours des changes relève de trois raisons principales. Marx les énumère :

« La modification du cours du change avec l'étranger peut résulter de plusieurs facteurs.

1. La balance des paiements du moment, quelles que soient les causes qui la déterminent : causes purement mercantiles, investissements de capitaux à l'étranger ou dépenses d'Etat, à l'occasion de guerres par exemple, etc., qui entraînent des paiements en espèces à l'étranger.

2. La dévaluation de la monnaie d'un pays, qu'il s'agisse de monnaie métallique ou de papier-monnaie. Il s'agit ici de valeur purement nominale. Si une livre sterling venait à ne représenter que la moitié de l'argent qu'elle représentait auparavant, elle serait naturellement comptée pour 12fr.50 et non pour 25 francs.

3. Quand il s'agit du change entre pays dont l'un utilise l'argent comme monnaie et l'autre l'or, le cours du change dépend des fluctuations des valeurs relatives de ces deux métaux, ces fluctuations altérant de toute évidence leur parité. Les cours de 1850 ont fourni un exemple de ce dernier cas; ils étaient défavorables à l'Angleterre, bien que ses exportations s'accrussent énormément, et pourtant, il ne se produisit pas de sorties d'or. C'était l'effet de la hausse à ce moment précis de la valeur de l'argent par rapport à celle de l'or. (cf. *Economist*, 30.11.1850) ».

(Marx. Le Capital. Livre 3. P.P. 625-626. Editions Sociales)

Le premier facteur se situe au croisement de l'économie de crédit et de l'économie monétaire, c'est-à-dire au point exact où la monnaie de crédit doit fatalement rencontrer, pour continuer à exister en tant que telle, la monnaie réelle (ou, dans un premier temps, ce qui s'y rapproche le plus). Des sorties ou des entrées importantes, concentrées dans le temps, de monnaie réelle bouleversent la proportion globale des composantes nationales de la monnaie universelle, appelant de la sorte une nouvelle définition des valeurs réciproques des devises. Il va de soi qu'une soustraction significative d'actifs monétaires de la balance des paiements entraînera une baisse du cours international des moyens de circulation émis par le pays concerné, et que, à l'inverse, une addition conséquente de monnaie métallique provoquera une réévaluation des numéraires du pays sur les marchés extérieurs.

Le second facteur renvoie à la relation toujours changeante entre valeur nominale et valeur réelle du moyen de circulation. La première est fixée en amont par l'autorité monétaire étatique suprême et la deuxième se modifie spontanément en aval, sur le marché, selon les termes d'échange et les valeurs relatives des marchandises, à la fois vis-à-vis de l'instrument de circulation et des monnaies nationales entre elles sur les marchés extérieurs.

Le troisième facteur décrit les ajustements de la valeur réelle des monnaies à la suite du changement relatif des valeurs des différents métaux précieux dont ils constituent le corps. Apparemment ce troisième facteur ne concerne qu'une situation de bimétallisme diffus (circulation dense de monnaies en or et en argent). Toutefois on peut effectuer le même constat lorsqu'il s'agit, par exemple, de billets de banque non convertibles dont le fonds de garantie est formé par des devises fortes différentes. Telle une photocopie des caractéristiques anciennes du bimétallisme, des fluctuations des cours du change peuvent se produire entre papiers-monnaies dont les signes respectifs en papier leaders de la monnaie universelle sont différents. Si, par exemple, le pays X pouvait uniquement ou principalement disposer de réserves en Dollars américains, contrairement au pays Y qui, lui, posséderait fondamentalement un trésor en Yens japonais, et si le Yen, comme c'est le cas depuis longtemps, continuait à se

réévaluer par rapport au Dollar, à terme et lors d'une éventuelle ou probable pression accrue des marchés sur les fonds de garantie des billets non convertibles, le pays X se trouverait, toutes choses égales par ailleurs, à faire face à la menace de dévaluation de son symbole monétaire relativement à celui du pays Y. Si maintenant l'on observe la modification du cours du change du côté du déroulé du cycle économique (composé des deux phases extrêmes de prospérité et de crise et des deux phases intermédiaires d'activité moyenne et de marasme) on peut noter que celui-ci, aux points extrêmes du cycle, se trouve en position symétrique au regard de la production industrielle de marchandises et que, aux points médians, il semble accompagner -en réalité il croise- le déroulement de cette dernière. En revanche, le taux de change suit fidèlement la courbe des taux d'intérêt et de celle des réserves monétaires.

« ... le mouvement du taux de l'intérêt épouse exactement la courbe de l'évolution du trésor métallique et des cours des changes ».

(Marx. Le Capital. Livre 3. P. 622. Editions du Progrès. Moscou)

« Au total donc, le mouvement du capital de prêt, exprimé dans le taux d'intérêt, s'opère en sens inverse de celui du capital industriel ».

(Marx. Le Capital. Livre 3. P. 514. Editions du Progrès. Moscou)

Cela se traduit :

1. pendant la crise par des taux de change élevés. Car la monnaie réelle est l'objet d'une demande pressante, en rapport direct à la fois avec la lassitude des marchés pour les marchandises particulières disponibles et avec la crise du crédit qui débouche en exigence généralisée de règlements au « comptant ».

2. pendant la phase prospère d'extrême tension, par des taux de change encore modérés mais orientés vers le haut. Car la monnaie réelle est toujours assez peu requise par les marchés relativement au nombre élevé des transactions. Les taux de change débordent énergiquement la production et le système de crédit se déploie pleinement.

3. pendant la phase d'activité moyenne, par des taux de change bas, car l'harmonie semble régner entre marchés, production et un crédit pas cher. Maintenant la monnaie réelle disparaît presque des échanges, ainsi sa demande baisse d'autant et son cours en conséquence.

4. pendant la phase de marasme, par des taux de change encore élevés mais dirigés vers le bas, car la crise a déjà fait son travail de sevrage du capital total, a procédé à sa dévalorisation et où, donc, se font moins sentir les besoins de moyens monétaires de règlement réels. Comme nous l'avions cependant rappelé plus haut, le cours des papiers-monnaies non convertibles peut être en décalage plus ou moins marqué par rapport à leurs corps métalliques. Si, pour des raisons diverses, la valeur nominale des billets de banque en circulation n'est plus crédible, autrement dit, si elle n'est plus suffisamment soutenue par une demande adéquate de la part des marchés extérieurs et, en cas de difficultés rencontrées au sein de ces derniers, par des réserves de garantie en monnaie universelle (peu importe ici si celle-ci est constituée de papiers-monnaies des pays « sains » et forts, dont la valeur nominale n'est pas « contestée », ou encore s'il s'agit de stocks de métaux précieux), on aura d'abord dépréciation, puis dévaluation. Et ce,

même si l'argent-métal et ses représentants symboliques confirmés sont au zénith de leur cours. En ce sens, d'une part, la dépréciation du Franc français relativement au DM et à d'autres devises européennes doit être comprise comme la sanction de la désaffection des marchés extérieurs à l'encontre de ce signe monétaire; la charge contre la devise française a été également aggravée par l'incapacité de la Banque de France d'en soutenir la parité durant la tempête monétaire qui a emporté le SME et par la réduction de la demande de crédits de la part de l'Etat parallèlement à une baisse générale de ses recettes. D'autre part, la réévaluation du DM correspond tout à la fois au rôle grandissant de cette devise en tant que symbole de la monnaie universelle, ensuite à la croissance du poids économique de l'Allemagne, puis à la formidable demande -chèrement payée par des taux d'intérêt élevés- de crédits de la part de l'Etat fédéral, engagé dans la titanesque oeuvre de restructuration industrielle de l'ex-RDA et dans la course à la formation d'une aire géopolitique germanique élargie aux pays de la Mitteleuropa issus de l'ancien bloc russo-centrique. Mais les faits cités, en réalité, sont plutôt autant des effets et, pour certains d'entre eux, des détonateurs occasionnels de la crise générale du crédit et de la tendance dominante à la transformation de l'économie de crédit en économie monétaire. Contrairement aux interprétations superficielles inlassablement débitées par les officines spécialisées de la bourgeoisie, la citation qui suit prétend décrire le futur catastrophique des crises monétaires à venir dans des délais rapprochés. Ce que tout notre travail d'observation du cycle semble confirmer.

« Dans un système de production où tout l'édifice complexe du procès de reproduction repose sur le crédit, si le crédit cesse brusquement et que seuls aient cours les paiements en espèces, on voit bien qu'une crise doit alors se produire, une ruée sur les moyens de paiement. A première vue donc, toute la crise se présente comme une simple crise de crédit et d'argent. Et, en fait, il ne s'agit que de la convertibilité des effets de commerce en argent. Mais dans leur majorité, ces traites représentent des achats et des ventes réels, dont le volume dépasse de loin les besoins de la société, ce qui est en définitive à la base de toute crise ».

(Marx. Le Capital. Livre 3. P. 515. Editions du Progrès. Moscou)

